



## Les Orangers de Versailles

Annie Pietri

### Chapitre 29

- Sa Majesté t'attend, Marion ! déclara monsieur d'Aquin en souriant.

Pour la deuxième fois, elle l'accompagna dans l'enfilade des antichambres et des salons de l'appartement royal. L'atmosphère y était toute différente de la veille au soir. De nombreux courtisans se tenaient là, chacun attendant de voir le roi pour solliciter une faveur ou lui faire sa cour. Sur leur passage, quelques têtes se tournèrent. Des sourires narquois suivirent cette petite servante qui pressait le pas derrière le médecin.

Ce jour-là, Marion portait une tenue fraîchement lavée et repassée. Lucie lui avait donné un joli ruban, récupéré après le passage du tailleur, pour qu'elle y accroche sa médaille, mise en valeur par le petit décolleté de sa robe. Ses cheveux étaient bien coiffés sous le bonnet brodé, et ses beaux yeux pétillaient de bonheur.

Lorsqu'ils arrivèrent devant une porte à double battant, encadrée par des gardes suisses, d'Aquin se pencha et lui dit à l'oreille :

- Le roi est au courant de toute l'affaire. D'ailleurs, hier soir, tu as pu constater que son plan a parfaitement fonctionné. Pour lui, tu es celle qui a sauvé la reine grâce à un odorat hors du commun. À aucun moment tu ne dois accuser la marquise. Sa Majesté ne souhaite pas que la mère de plusieurs de ses enfants soit mise en cause, sans preuve formelle, dans une affaire de poison aussi sordide. Mais, rassure-toi, Madame de Montespan a parfaitement compris le message, et le roi pense qu'à l'avenir elle se tiendra tranquille.

Le médecin avait à peine eu le temps de se redresser que la porte s'ouvrait.

Le roi et la reine étaient assis dans de grands fauteuils au fond du salon privé. La fillette s'approcha lentement et fit une révérence maladroite.

- Relevez-vous, lui dit le roi d'une voix douce.  
Marion n'en croyait pas ses oreilles. Le roi de France la vouvoyait !
- Mademoiselle, je vous serai toujours reconnaissant de ce que vous venez de faire pour la reine. Monsieur d'Aquin m'assure que c'est grâce à un don incomparable pour les parfums que vous avez réussi cet exploit. Mon intention n'est pas de vous mettre une nouvelle fois à l'épreuve ; mais sauriez-vous me dire de quelles essences est composé celui que je porte ?

Ce parfum, Marion l'avait aussitôt reconnu en entrant dans le salon. Loin de se troubler, elle en donna au roi une analyse très précise et se permit d'ajouter en guise de conclusion :

- Sire, je n'ai aucun mérite à décrire cette eau de senteur, puisque c'est moi qui l'ai fabriquée à la demande de Madame de Montespan, qui désirait vous l'offrir.

Marion lança un regard vers le médecin, qui était entré en même temps qu'elle et se tenait un peu à l'écart. Après tout, il ne lui avait pas interdit de parler de la favorite à propos des parfums !

Le roi avait légèrement froncé les sourcils et marqué un temps d'arrêt avant de poursuivre :

- Il me semble vous reconnaître, Mademoiselle. Je vous ai croisée à plusieurs reprises, chez la marquise et au Trianon de Porcelaine. Certains de mes informateurs m'ont dit avoir souvent vu dans le parc une fillette qui vous ressemble enterrer quelque chose au pied des arbres. Des bouteilles, paraît-il. Était-ce vous ?

Et Marion qui pensait que son secret était bien gardé !

- Oui, Sire, répondit-elle en baissant les yeux. Elle expliqua ensuite pourquoi et depuis quand elle avait pris cette habitude. !
- Ainsi, vous savez aussi lire et écrire. Vous êtes décidément une bien étonnante petite personne ! Maintenant que je commence à vous connaître, il ne me déplaît pas de savoir que vous faites de mon parc votre jardin secret. Et je vous engage à continuer !

Marie-Thérèse, entourée d'une bonne dizaine de chiens minuscules, la regardait en souriant. Le roi se tourna vers elle et reprit :

- Pour vous marquer sa reconnaissance, la reine vous invite à nous accompagner dans notre promenade. Une calèche attend en bas. Elle nous conduira dans un endroit qui, j'en suis sûr, ne vous laissera pas indifférente.

### *Chapitre 30*

Marion et d'Aquin suivirent les souverains et montèrent avec eux dans une superbe calèche sous le regard incrédule des courtisans.

- Marche ! lança le roi au cocher.

Il faisait un temps splendide. La calèche roulait dans les larges allées bordées d'arbres minutieusement taillés et de magnifiques parterres de fleurs. Elle contourna plusieurs bassins, d'où s'élançaient de gigantesques jets d'eau, retombant en une pluie de fines gouttelettes cristallines sur des statues dorées.

Marion était fascinée à la fois par ce spectacle grandiose et par la voix du roi, qui faisait lui-même le commentaire de toutes ces merveilles. Lorsque la voiture s'immobilisa à la tête du grand canal, la fillette aperçut les deux gondoles dorées prêtes à partir pour la promenade.

Son rêve allait-il s'accomplir ? Elle n'osa pas y croire jusqu'au moment où le roi l'invita à prendre place à bord, avec lui et la reine. Heureuse comme jamais elle ne pensa pouvoir l'être de sa vie, elle se laissa emporter sur les flots. Quel merveilleux cadeau !

Le roi avait la réputation d'être juste. Il punissait sévèrement quand c'était nécessaire, mais il savait aussi récompenser quelqu'un qui le méritait. Marion en avait ici la preuve. En caressant sa médaille, elle regretta que Marie ne puisse pas partager avec elle cette immense joie. Dès la fin de la promenade, elle se promettait de courir jusqu'à l'orangerie pour raconter à Antoine ce véritable conte de fée. Et puis, comme le souverain l'avait engagée à garder ses habitudes, elle irait aussi confier son bonheur à la terre de Versailles.

Lentement, le gondolier vénitien fit tourner l'embarcation dans le bras du canal qui partait sur la droite, en direction du nord.

Marion était émerveillée. Tout était si beau ! Bercée par le doux clapotis de l'eau et les violons du roi, elle admirait les pelouses fleuries, les arbres et les statues qui défilaient de chaque côté du canal. Un peu plus loin, droit devant elle, s'annonçait la féerie des jardins du Trianon de Porcelaine...

### *Chapitre 31*

En haut de l'escalier qui montait du canal vers les parterres du Trianon, Marion aperçut, à sa plus grande surprise, Antoine, Augustine et Gaspard Lebon, au milieu d'une foule de jardiniers. Sous leurs acclamations, le petit groupe se dirigea vers le Cabinet des Parfums.

- Vous êtes ici chez vous, déclara le roi en regardant Marion. Vous pourrez y venir quand bon vous semblera et y rester aussi longtemps qu'il vous plaira.

Il ouvrit lui-même la porte du pavillon avant de lui remettre solennellement une jolie clef dorée.

Marion n'en croyait pas ses yeux.

- Je... je ne sais... que dire... C'est trop d'honneur, Sire... Co... comment vous remercier ? balbutia-t-elle.
- Ne me remerciez pas. Ce n'est pas un cadeau, mais un outil de travail qui vous aidera à remplir vos nouvelles fonctions. La reine va vous dire lesquelles.
- À compter de cette minute, vous faites partie de ma maison, Mademoiselle, lui annonça celle-ci d'une voix chantante à l'accent espagnol très prononcé. Pas en tant que servante, bien entendu. Votre talent mérite mieux. Le roi a donné son accord : vous serez désormais ma parfumeuse attitrée.  
Parfumeuse de la reine ! Marion vivait assurément le plus beau jour de sa vie.
- Merci mille fois, Majesté, répondit-elle en mettant un genou à terre.
- Relevez-vous, Mademoiselle, dit gentiment la reine en souriant. J'ai une autre surprise pour vous.

Accompagnées du roi, de monsieur d'Aquin et de tous les jardiniers, elles se dirigèrent vers les plantations d'orangers sur la belle terrasse ensoleillée qui faisait face au sud.

- Si vous n'aviez pas été là, je serais peut-être morte aujourd'hui, reprit Marie-Thérèse. Pour marquer cette victoire sur la fatalité et sur mes ennemis, quels qu'ils soient, j'ai décidé de planter un jeune oranger. J'espère vivre aussi longtemps que lui !
- Nous l'appellerons « l'Arbre de la reine », renchérit le roi. Pour lui souhaiter longue vie, ainsi qu'à la reine, et aussi pour respecter votre rite mystérieux, une bouteille contenant un message de prospérité sera enterrée à son pied.

Des jardiniers arrivèrent alors, portant une jeune pousse, qu'ils mirent aussitôt en terre. Un laquais apporta à Marie-Thérèse une bouteille. Elle sortit de son aumônière un petit rouleau de papier et entreprit de le faire glisser dans le goulot.

Marion regarda rapidement autour d'elle. Fidèle à son habitude, elle aurait aimé cueillir une fleur d'oranger pour la joindre au message. Puis, se ravisant, elle pensa que l'arbre de la reine méritait mieux qu'une simple fleur et décida de lui offrir ce qu'elle avait de plus précieux. La petite médaille de Marie !

Quand il vit son geste, le roi posa sa main couverte de bagues sur l'épaule de la fillette :

- Gardez ce bijou, Mademoiselle ! Quelque chose me dit qu'il vous est précieux.

Il rattacha lui-même le ruban qu'elle venait de dénouer et ajouta dans la bouteille un louis d'or pour symboliser la médaille.

La bouteille enterrée, tout le monde se dirigea vers un bosquet, où une collation avait été préparée. Le roi félicita Antoine et trinqua avec tous les jardiniers.

Le soleil commençait à décliner quand Marion monta à bord de la gondole pour rentrer au château. Cette fois, elle était seule avec le roi, la reine et monsieur d'Aquin voyageant ensemble sur la deuxième gondole.

Le roi prit la parole dès qu'ils eurent quitté l'embarcadère :

- D'où vous vient cette médaille que vous étiez prête à sacrifier ?
- Elle appartenait à ma mère, Marie. Je l'ai reçue après sa mort, il y a quatre ans.
- De qui la tenait-elle ?
- Je ne sais pas, Sire.
- Eh bien, je vais vous le dire, car je connais cette médaille. J'ai également bien connu votre maman.

Marion sursauta et saisit la médaille entre ses doigts en regardant le roi droit dans les yeux.

- Nous n'étions alors que des enfants. Elle était la fille d'une servante de ma mère, la reine Anne. J'avais sept ans, et elle en avait six. Nous étions toujours ensemble, même lorsque mes précepteurs venaient pour m'enseigner le français. C'est là qu'elle a appris à lire. Elle avait une grande vivacité d'esprit, et tout en faisant mine de jouer avec ses poupées, elle ne perdait pas un mot de tout ce qui se disait. Ensuite, dès que nous étions seuls, je lui apprenais à former ses lettres et je corrigeais ses erreurs.

J'aimais beaucoup Marie, poursuivit le roi en soupirant. Je peux même dire qu'elle a été mon premier véritable amour... Me croiriez-vous si je vous disais que je l'affublais de toutes sortes de petits surnoms ? « Ma reine » était celui qu'elle préférait et j'avais fini par ne plus l'appeler que comme ça ! « Ma reine », cela lui allait bien, elle était si jolie... Un jour, où j'avais décidé de lui offrir un cadeau pour lui prouver mon amitié, j'ai demandé à ma mère un bijou de sa cassette. Elle a d'abord refusé, mais j'ai tant insisté qu'elle a cédé et m'a donné cette médaille. Depuis ce jour, ma chère Marie l'a toujours portée.

- Comme je le fais depuis sa disparition, murmura Marion.
- Plus tard, reprit le roi, la vie nous a séparés, comme vous vous en doutez, et je ne l'ai plus jamais revue. Me direz-vous, Mademoiselle, de quoi est morte votre mère ?
- Elle est morte dans un bain de sang par la faute d'une sage-femme complètement ivre, la seule que mon père ait pu trouver au milieu de la nuit. J'ai échappé à la vigilance d'Augustine, qui veillait sur moi, et j'ai vu ce que je n'aurais jamais dû voir. Depuis, j'ai perdu le sommeil, et je ne supporte plus la vue du sang, et encore moins son odeur.
- Pauvre enfant ! murmura le roi en voyant de grosses larmes rouler sur les joues de Marion.

Il lui tendit un joli mouchoir brodé de fine dentelle. En l'approchant de son visage, elle sentit le parfum que, sans le savoir, elle avait composé pour lui quelque temps plus tôt. C'était une senteur merveilleuse. Elle la respira à pleins poumons et, peu à peu, sa peine se dissipa.

- Je suis navré, je ne voulais pas faire pleurer d'aussi jolis yeux.  
Le roi se racla la gorge avant de continuer :
- Savez-vous, Mademoiselle, que j'ai gardé de mon enfance la manie de donner à chacun un surnom ? Eh bien, j'en ai trouvé un qui vous irait à merveille.  
Devant le silence étonné de Marion, le roi demanda :
- N'aimeriez-vous pas savoir lequel ?
- Si, Votre Majesté.
- Votre mère était « Ma reine ». À partir d'aujourd'hui, je vous nommerai « Ma princesse ». La fille d'une reine n'est-elle pas une princesse ?  
Marion et le roi se regardèrent et partirent ensemble d'un éclat de rire complice.

Ce soir-là, dans son nouveau logement, au-dessus des appartements de la reine Marie-Thérèse, Marion se coucha dans un lit douillet et, pour la première fois depuis quatre ans, dormit toute la nuit...

### *Épilogue*

Le roi ne souhaita pas qu'Athénaïs, la belle marquise, fût inquiétée. Il n'ordonna aucune enquête, pensant avoir réglé cette affaire lui-même. Pourtant, la Montespan continua à consulter astrologues, cartomanciennes et sorcières de tout poil.

Sa faveur ne dura plus très longtemps. En 1679, la tristement célèbre « affaire des poisons » éclata au grand jour. La favorite fut mise en cause à plusieurs reprises, et le roi se détourna d'elle définitivement.

Mademoiselle des Œillets, sa première femme de chambre, confidente et dame de compagnie, fut également impliquée. Elle n'avait fait qu'obéir aux ordres de sa maîtresse. Cependant elle fut cruellement punie. Internée sur ordre du roi dans un misérable hospice de province, elle y mourut en 1686, abandonnée de tous.

La reine Marie-Thérèse, de son côté, savoura sa victoire sur la vie et sur sa rivale. Cette petite infante espagnole boulotte aux dents gâtées était une femme juste, attentive et humaine qui aimait passionnément les enfants. Elle n'eut pas de chance avec les siens. À l'époque où elle connut Marion, seul vivait encore le dauphin. Elle avait été particulièrement affectée par la perte de sa dernière fille, âgée de cinq ans. En voyant Marion, elle lui avait

trouvé une étrange ressemblance avec la fillette disparue et l'avait adoptée au premier regard.

Après ce jour de juillet 1674, la vie de la reine retomba dans la routine. Elle continua à prier, à jouer avec ses bouffons nains et à se gaver de chocolat. En somme, rien ne changea vraiment dans son existence. Rien, sinon la présence de Marion, qu'elle aimait sincèrement, ainsi que les parfums somptueux et uniques que la fillette fabriquait pour lui plaire.

Peu de temps après l'entrée de Marion au service de la reine, Lucie Cochois et Martin Taillepierre reçurent du roi l'autorisation de se marier. Le jeune cuisinier continua à travailler dans les cuisines royales où son talent ne tarda pas à être reconnu. À sa plus grande joie, Lucie quitta le service de la marquise pour entrer, à son tour, chez la reine.

À la mort de Marie-Thérèse, en juillet 1683, Marion devint la parfumeuse du Roi-Soleil.

Antoine Dutilleul était fier de sa fille. Augustine, Gaspard et tous les jardiniers qui avaient vu grandir Marion partageaient ce sentiment.

Depuis, à chaque fois qu'ils plantaient un arbre dans le parc du château, ils enterraient à son pied une bouteille contenant un message de prospérité pour souhaiter longue vie à l'arbre et une petite pièce d'or, symbole de la médaille de Marie.

En s'emparant de cette merveilleuse histoire pour donner naissance à une tradition, les jardiniers rendaient, à leur manière un émouvant hommage à l'incroyable destinée de Marion et à sa passion pour les parfums, la terre et les fleurs des orangers de Versailles.

